

comme ça, généreux comme des princes.

Un hurlement lamentable empêcha la réponse de Chinette.

— On bat Stin!, s'écria-t-elle ; oh ! par exemple !

Elle se précipita dans la cour suivie par Marion.

Devant la barrière qui fermait le jardin potager, le vieux Marc, tenant d'une main Stin par son collier rouge, qui portait écrit sur une plaque de cuivre son nom et celui de sa maîtresse, lui cinglait les flancs de l'autre avec une gaule de saule fraîchement coupée. Il s'arrêta en sentant tomber sur son dos une grêle de coups de poings.

— Battre les chiens de Kermar-c'hat !

— Toucher au chien de Mlle Hippolyta, crièrent en même temps deux voix furieuses.

— Allons, doucement ! doucement ! répondit-il en se redressant. Ce maudit chien s'amuse à mordiller tout dans mon jardin ; je le corrige, c'est tout simple.

— Le dommage n'aurait pas été grand, vieux brutal, reprit Marion, et si M. André savait cela...

— Tiens ! dit Marc en regardant sa sœur de travers, tout à l'heure, en la voyant gambader parmi mes choux, tu marronnais dur pourtant.

— C'est possible ; mais tout à

l'heure n'est pas à présent. Ouvre donc la barrière, ajouta-t-elle en voyant Chinette faire mine de se diriger vers le fond de la cour.

Marc obéit, et la jeune fille reprit sa route par les jardins, ce qui abrégait d'un demi-kilomètre.

Marc la suivait des yeux.

— Le voilà encore qui recommence ses gambades s'écria-t-il.

— Laisse-le gambader, répondit Marion ; André est guéri.

— Guéri comme cela, tout de suite ?

— Oui. Ah ! la jeunesse, ça tombe et ça se relève du même coup.

— C'est qu'il n'était pas bien malade, dit Marc en hochant la tête.

— Il l'était ; mais, dame ! le baume est venu. Ecoute plutôt !

Au-dessus des bruits vagues et légèrement discordants qui sortaient des bâtiments peu éloignés de la fabrique, vibrait une voix aussi suave, aussi pénétrante qu'une voix humaine et de beaucoup plus puissante. C'était le violoncelle du descendant du ligueur farouche. Debout, en face du sombre personnage dont le regard ne quittait pas le blond ménestrel, André de Kermar-c'hat chantait son bonheur.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(A continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

Paris, Septembre 1896.

Le mois qui vient de finir est le mois traditionnel des palmes inoffensives et de ces purs lauriers que le maréchal de Villars regrettait encore après Denain. Ceux de la guerre ont des taches sur le verdoyant feuillage, et la victoire elle-même ne peut les regarder sans tristesse. Mais nulle ombre ne ternit ceux que conquièrent le travail et l'étude, et c'est

là ce qui donne aux fronts de l'enfance et de la jeunesse le rayonnement qui fait la joie des mères.

M. de Lamartine blâme quelque part l'emploi de ces couronnes, "don l'imprudence des maîtres, dit-il, nourrit la vanité des élèves." Boutade de poète à laquelle il ne faut pas s'arrêter. Ces couronnes-là ne font pleurer personnes, et l'on